
CONCLUSION

De la nature brute à une humanité libérée

J. Ki-Zerbo

Les chapitres qui précèdent démontrent amplement le rôle majeur qu'a joué l'Afrique à l'aube des temps humains. Aujourd'hui placées à la périphérie du monde techniquement développé, l'Afrique et l'Asie ont occupé les devants de la scène du progrès durant les premiers 15 000 siècles de l'Histoire du monde, depuis l'Australopithèque et le Pithécantrophe. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'Afrique a été le théâtre principal de l'émergence de l'homme en tant qu'espèce royale sur la planète, ainsi que de l'émergence d'une société politique. Mais ce rôle d'excellence dans la Préhistoire sera relayé, durant la période historique des deux derniers millénaires, par une « loi » de développement marquée au coin de l'exploitation par la réduction au rôle d'ustensile.

L'Afrique patrie de l'homme ?

Bien qu'il n'y ait encore aucune certitude absolue à ce sujet, ne serait-ce que parce que l'Histoire humaine enfouie depuis les origines, l'Histoire souterraine, n'est pas entièrement exhumée, mais alors que les fouilles ne sont qu'à leur début en Afrique, et que l'acidité des sols y dévore bien des restes fossiles, les trouvailles faites jusqu'ici classent déjà ce continent comme l'un des grands, sinon le principal foyer du phénomène d'homini-sation. Cela est vrai déjà au niveau du kényapithèque (*Kenyapithecus Wickeri* — 14 millions d'années) que d'aucuns considèrent comme l'initiateur de la dynastie humaine. Le ramapithèque d'Asie n'en est qu'une variété qui a dû

gagner l'Inde à partir de l'Afrique. Mais cela se vérifie surtout avec l'Australopithèque (*Australopithecus Africanus* ou *afarensis* qui est incontestablement le premier hominidé, bipède explorateur des savanes d'Afrique orientale et centrale et chez qui les moulages endocrâniens ont révélé un développement des lobes frontaux et pariétaux du cerveau témoignant du niveau déjà élevé des facultés intellectuelles. Puis ce sont les zinjanthropes et la variété qui porte le nom si avantageux d'*homo habilis*. Ce sont les premiers humains qui représentent un nouveau bond en avant dans l'ascension vers le statut d'homme moderne.

Suivent les Archanthropiens (Pithécanthropes et Atlanthropes), les Paléanthropiens ou Néandertaliens, et enfin, le type *homo sapiens sapiens* (homme d'Elmenteita au Kenya, de Kidish en Ethiopie), dont de nombreux auteurs ont noté, dans la haute époque de l'Aurignacien, les caractéristiques souvent négroïdes. Qu'ils soient polycentristes ou monocentristes, tous les savants reconnaissent que c'est en Afrique que se trouvent tous les maillons de la chaîne qui nous relie aux plus anciens hominidés et préhominiens, y compris les variétés qui semblent en être restées au stade d'ébauche de l'homme et n'ont pas pu opérer le décollage historique permettant d'accéder à la stature et au statut d'Adam. D'ailleurs, c'est en Afrique qu'on retrouve encore les « ancêtres » ou plutôt les cousins présumés de l'homme. Selon W.W. Howells, « les grands singes d'Afrique, le gorille et le chimpanzé sont même plus proches de l'homme qu'aucun des trois ne l'est de l'orang-outan d'Indonésie »¹. Et pour cause ! L'Asie dans ses latitudes inférieures et surtout l'Afrique, à cause de sa plongée remarquable dans l'hémisphère austral, échappaient aux conditions climatiques prohibitives des zones boréales. C'est ainsi que durant les quelque deux cent mille ans du Kaguérien, l'Europe occupée par les calottes glaciaires n'offre aucune trace d'outils paléolithiques, tandis que l'Afrique d'alors présente trois variétés successives de pierres taillées selon des techniques en progression. En fait les latitudes tropicales bénéficiaient alors d'un climat « tempéré » favorable à la vie animale et à son épanouissement. En effet, si l'on veut détecter les moteurs de cette émergence de l'Homme, on ne peut que mettre en avant d'abord le milieu géographique et écologique. Ensuite, il faut tenir compte de la technologie et enfin du milieu social.

L'adaptation au milieu

L'adaptation au milieu fut un des plus puissants facteurs de façonnement de l'Homme depuis les origines. Les caractéristiques morpho-somatiques des populations africaines jusqu'à présent ont été élaborées dans cette période cruciale de la Préhistoire. C'est ainsi que le caractère glabre de la peau, sa couleur brune, cuivrée ou noire, sa richesse en glandes sudoripares, les narines et les lèvres épanouies d'un bon nombre d'Africains, les cheveux frisés, bouclés ou crépus, tout cela tient aux conditions tropicales. La mélanine et les cheveux crépus par exemple protègent de la chaleur. Par ailleurs,

1. W.W. HOWELLS, 1972, p. 5.

la station debout qui fut une étape si décisive du processus d'hominisation et qui supposa ou entraîna un réaménagement de l'économie des os de la ceinture pelvienne, est liée d'après certains préhistoriens à l'adaptation au milieu géographique des savanes à hautes herbes des plateaux est-africains : il fallait toujours se redresser pour regarder par-dessus, afin de guetter sa proie ou fuir les bêtes hostiles.

D'autres savants (Alister Hardy, par exemple) privilégient le milieu aquatique, non seulement pour l'apparition de la vie, mais pour l'hominisation. Ainsi pense Mrs Elaine Morgan pour qui ce processus se serait développé en Afrique, au bord des grands lacs ou de l'océan. Elle explique ainsi la station debout par la nécessité de se tenir la tête hors de l'eau dans laquelle on s'était plongé pour échapper à des monstres plus forts mais allergiques à l'eau. Elle explique aussi, par le milieu aquatique, certaines caractéristiques humaines comme la présence d'une couche de graisse sous-cutanée, la position rétractée des organes sexuels chez la femme et l'allongement correspondant de l'organe sexuel masculin, le fait que nous soyons les seuls primates qui pleurent etc.² Toutes ces adaptations biologiques étaient au fur et à mesure prises en charge par l'hérédité et transmises comme caractéristiques permanentes. L'adaptation au milieu a imposé aussi le style des premiers outils humains. C'est ainsi que C. Gabel se prononce pour une origine autochtone des outils de type « capsien », le style des lames, burins et grattoirs s'adaptant au matériau si remarquable qu'est l'obsidienne.

Le milieu technologique

Le milieu technologique créé par eux fut en effet le second facteur qui permit aux hominiens africains de dominer la nature et, d'abord, de s'en distinguer.

C'est parce qu'il a été *faber* (artisan) que l'homme est devenu *sapiens* (intelligent). Les mains de l'homme libérées déchargent les muscles, ainsi que les os du maxillaire et du crâne, de nombreux travaux. D'où libération et accroissement de la boîte crânienne où les centres sensitivo-moteurs du cortex se développent. Par ailleurs, la main affronte l'homme avec le monde naturel. C'est une antenne qui capte un nombre infini de messages, lesquels organisent le cerveau et le font déboucher sur le jugement, en particulier par l'idée de moyen donné pour un but donné (principe d'identité et de causalité).

Après avoir ébréché grossièrement la pierre par des casses de tailles inégales disposées au hasard (*pebble culture* de l'homme d'Olduvai), les hommes préhistoriques africains sont passés à un stade plus conscient du travail créateur. Et la présence d'outils lithiques à différents niveaux d'élaboration dans les vastes ateliers, comme ceux des environs de Kinshasa, permet de conclure que la représentation de l'objet fini était appréhendée dès le stade initial, et se matérialisait d'éclat en éclat. Comme ailleurs, le progrès dans ce domaine est passé de la taille par frappe d'un galet sur un autre, à la taille à

2. Alister HARDY, spécialiste en biologie marine cite par Elaine MORGAN, 1973, pp. 33-55.

l'aide d'un percuteur moins dur et cylindrique (marteau de bois, d'os, etc.), ensuite à la percussion indirecte (par le truchement d'un ciseau) et enfin par la pression pour les retouches de finition en particulier sur les microlithes.

Un progrès constant marque l'emprise de l'homme préhistorique sur les outils, et, dès les premiers pas, on reconnaît au changement du matériau, à l'ajustage des ustensiles et des armes, cette hantise de l'efficacité toujours plus précise et de l'adaptation à des fins de plus en plus complexes, qui est la marque même de l'intelligence, et qui dégage l'homme des stéréotypes de l'instinct. C'est ainsi qu'on est passé du biface *factotum* aux industries à éclats (Égypte, Libye, Sahara), puis aux faciès encore plus spécialisés de l'Atérien³, du Fauresmithien⁴, du Sangoen⁵, du Stillbayen⁶, et enfin aux formes encore plus raffinées du Néolithique (capsien, wiltonien, magosien, elmenteitien). En Afrique moins qu'ailleurs on ne peut tracer de seuil chronologique net permettant de scander par des chiffres précis le passage d'un stade à l'autre. Les différentes phases de la préhistoire semblent s'y être chevauchées, télescopées et avoir coexisté durant de longues périodes. Au même niveau stratigraphique, on peut trouver des reliques de l'Âge primitif de la pierre, des outils beaucoup plus évolués (pierres polies) et même des objets métalliques. C'est ainsi que le Sangoen qui débute dès le premier Âge de la pierre se prolonge jusqu'à la fin du Néolithique. L'ensemble de ces progrès, marqué par des échanges et des emprunts multiples se présente plutôt sous la forme de vagues d'inventions à long rayon historique, qui s'entremêlent parfois et s'inscrivent dans une courbe ascendante générale, laquelle débouche sur la période historique de l'Antiquité, après la maîtrise des techniques agro-pastorales et l'invention de la poterie. La culture du blé, de l'orge et des plantes textiles comme le lin du Fayoum se répandait, ainsi que l'élevage des animaux domestiques. Deux foyers principaux de sélection et d'exploitation agricoles ont sans doute exercé un rayonnement marqué dès le VI^e ou le V^e millénaire: la vallée du Nil et celle de la boucle du Niger. Le sorgho, le petit mil, certaines variétés de riz, le sésame, le fonio et, plus au sud, l'igname, le dâ (*ibiscus esculentus*) pour ses feuilles et ses fibres, le palmier à huile, le kolatier et peut-être une certaine variété de coton, sont inventés. La vallée du Nil bénéficia par surcroît des trouvailles de la Mésopotamie, comme l'emmer (blé), l'orge, les oignons, les lentilles et le pois, le melon et les figues, tandis que d'Asie arrivaient la canne à sucre, d'autres variétés de riz et la banane, celle-ci sans doute par l'Éthiopie. Ce dernier pays, instruit des façons culturales par les paysans de la vallée du Nil, développa aussi la culture du café. Les sites de Nakourou et de la rivière Njoro au Kenya suggèrent eux aussi la promotion de la céréaliculture.

Nombre de plantes domestiquées durant la préhistoire persistent encore sous des formes parfois améliorées et nourrissent jusqu'à présent les Africains. Elles ont entraîné la fixation et la stabilisation des hommes, sans quoi

3. De Bir el-Alter en Algérie.

4. De Fauresmith en Afrique du Sud.

5. De Sango Bay sur la rive ouest du lac Victoria.

6. De Stillbay dans la province du Cap.

il n'y a pas de civilisation progressive. Le véritable néolithique qui ne se développe en Europe occidentale qu'entre -3000 et -2000, a commencé trois mille ans plus tôt en Egypte. Or la poterie d'Elmenteita (Kenya) qui date sans doute de cinq millénaires est un des éléments qui permet d'inférer que la connaissance de la céramique est parvenue au Sahara et en Egypte à partir des hautes terres de l'Afrique orientale. La poterie, innovation révolutionnaire, accompagne l'accumulation primitive du capital sous les espèces des biens arrachés à la nature par l'industrie humaine. Avec la cuisine débute l'un des aspects les plus raffinés de la culture qui nous permet de mesurer le bond qualitatif accompli depuis l'*homo habilis* et sa diète de feuilles, de racines et de chair pantelante, bref, son « économie de proie ».

La dynamique sociale

Mais ces changements qualitatifs qui confirmaient et consolidaient les aptitudes essentielles de l'homme n'ont été possibles que par les échanges avec ses congénères et grâce à une dynamique sociale qui a sculpté le profil de l'être humain au moins autant que les pulsions issues du tréfonds de sa vitalité, des méandres de ses lobes cérébraux ou des interstices de sa subconscience. Le facteur social a joué d'ailleurs un rôle majeur au niveau de l'agressivité, par l'élimination violente des plus faibles. C'est ainsi que l'*homo sapiens* a dû balayer les néandertaliens après une sorte de guerre mondiale qui a duré plusieurs dizaines de millénaires. Mais la dimension sociale a joué aussi un rôle plus positif : « Les études comparées de moulages endocrâniens des Paléanthropiens et d'*homo sapiens* montrent justement que chez ces derniers les parties corticales qui sont liées aux fonctions du travail et de la parole, à la régulation du comportement du sujet au sein du collectif, atteignent un développement considérable. »⁷

En effet, la sociabilité a joué un rôle cardinal dans l'acquisition du langage, depuis les signaux sonores hérités des ancêtres zoologiques jusqu'aux sons plus articulés combinés de façons différentes sous formes de syllabes. La phase de lallation marquée par des monosyllabes visait à déclencher, comme par réflexe conditionné, tel geste, tel acte, tel comportement, ou à signaler tel événement accompli ou imminent. Bref, au départ, la parole fut essentiellement relation. Cependant que l'allongement de la mâchoire repoussait en arrière les organes de la gorge et abaissait ainsi le point d'attache de la langue. « Le flux d'air expiré ne s'acheminait plus directement vers les lèvres comme chez les singes, mais franchissait une série d'écrans contrôlés par les centres corticaux. »⁸

En somme la parole est un processus dialectique entre la biologie, les techniques et l'esprit, mais par la médiation du groupe. Sans partenaire faisant écho, sans interlocuteur, l'homme serait resté muet. Mais réciproquement, la parole est un acquis tellement précieux que dans les représentations magiques ou cosmogoniques africaines, on lui reconnaît une prise sur les choses.

7. Vsevolod P. IAKIMOV, 1972, p. 2.

8. Cf. Victor BOUNAK, 1972, p. 69.

Le verbe est créateur. La parole, c'est aussi le vecteur du progrès. C'est la transmission des connaissances, la tradition ou « l'héritage des oreilles ». C'est la capitalisation du savoir, laquelle hisse l'homme définitivement au-dessus de l'éternelle mécanique close de l'instinct⁹. La parole, ce fut enfin l'aube de l'autorité sociale, c'est-à-dire du leadership et du pouvoir.

Emergence des sociétés politiques

Si l'*homo sapiens* un animal politique, il l'est devenu durant cette période préhistorique. Les moteurs et étapes de ce processus sont difficiles à périodiser. Mais là encore, les techniques de production et les rapports sociaux ont joué un rôle majeur.

Les techniques d'abord

En effet, les préhominiens et les hommes préhistoriques africains se sont retrouvés en troupeaux, puis en bandes, en troupes et en équipes organisées à la faveur des tâches techniques concrètes qu'on ne pouvait accomplir qu'en groupe pour survivre et pour mieux vivre.

L'habitat est déjà un cadre communautaire qui apparaît dès les premières lueurs de l'intelligence humaine. Il y a toujours un lieu de ralliement, même s'il est transitoire, un point adapté au repos, à la défense, à l'approvisionnement. Le feu réunissait déjà périodiquement les membres de la troupe pour les prémunir contre les bêtes, la peur, et les ténèbres extérieures. Dans la vallée de l'Omo (Ethiopie) d'humbles vestiges lithiques, intentionnellement agencés, dessinent encore sur le sol le plan exhumé des « cases » des premiers hominidés. Ces dispositifs iront en se perfectionnant jusqu'à ces villages néolithiques perchés sur des positions avantageuses à l'abri des inondations et des attaques, mais à proximité d'un point d'eau, par exemple sur la falaise de Tichitt-Walata (Mauritanie). Mais c'est pour la pêche et la chasse surtout que la communauté de desseins s'exprimait de façon décisive. Nos ancêtres préhistoriques ne pouvaient abattre les animaux dotés d'une force supérieure qu'en déployant une organisation supérieure. Ils se rassemblaient pour traquer des bêtes qu'ils poussaient vers des falaises et des ravins où certains de leurs compères étaient postés pour les achever. Ils creusaient auprès des points d'eau, où pullulait le gros gibier en saison sèche, des pièges géants dans lesquels les animaux venaient s'écrouler. Mail il fallait ensuite achever la bête, la dépecer, transporter les quartiers, toutes tâches qui nécessitent déjà une certaine division du travail. Celle-ci prend toute sa valeur au Néolithique grâce à la diversification croissante des activités. En effet, le jeune homme du Paléolithique inférieur n'avait pas le choix. Son orientation

9. « Le langage qui a permis à l'homme de conceptualiser, de mémoriser et de retransmettre les connaissances acquises immédiatement dans l'expérience de la vie quotidienne, n'est-il pas le plus extraordinaire produit de la capacité scientifique des sociétés non savantes? » B. VERHAEGEN, 1974, p. 154.

professionnelle était automatique : cueillette, chasse ou pêche. Mais, au Néolithique, le choix est beaucoup plus étendu, et cela implique une judicieuse répartition des travaux, lesquels deviennent de plus en plus spécialisés : pour les femmes et les hommes, les paysans et les pasteurs, les cordonniers, les artisans de la pierre, du bois, et de l'os, et bientôt les forgerons.

Les rapports sociaux

Cette organisation nouvelle et l'efficacité croissante des outils permirent de dégager des surplus, autorisèrent certains à se soustraire au rôle de producteurs de biens, pour s'adonner aux services. Les rapports sociaux se diversifient en même temps que les groupes qui se juxtaposent ou se superposent dans une amorce de hiérarchie. C'est le moment aussi où les « races » se forment et se mettent en place. Les plus archaïques étant les Khoï-San et les Pygmées. Le nègre de grande taille (Soudanais ou Bantu) apparaîtra plus tard ; tel l'homme d'Asselar (vallée de l'Oued Tilemsi au Mali). Le nègre qui avait naguère développé une expansion pluri-continentale¹⁰ se différençia et se développa, semble-t-il en triomphant, en Afrique, sa terre natale, à partir du Sahara, alors qu'ailleurs il était refoulé comme en Asie dans le réduit dravidien du Deccan, ou supplanté, comme en Europe, par des races mieux adaptées aux conditions climatiques défavorables. C'est ce qui se passa aussi dans les régions de l'Afrique du Nord en faveur des « races » méditerranéennes. D'après Furon, les statuettes de l'Aurignacien présentent un type ethnique qui est négroïde. En effet, pour cet auteur, « les Aurignaciens négroïdes se prolongent en une civilisation dite capsienne »¹¹. Quant à Dumoulin de Laplante, il écrit : « C'est alors qu'une migration de négroïdes du type hottentot aurait, partant d'Afrique australe et centrale, submergé l'Afrique du Nord [...] et apporté par la force à l'Europe méditerranéenne, une nouvelle civilisation : l'Aurignacien. »¹² Il faut donc en conclure que sur les franges du monde noir des métissages anciens rendent compte de populations aux caractéristiques négroïdes moins marquées, hâtivement baptisées « race brune » : Peul, Ethiopiens, Somali, Nilotes, etc. On a même abusivement parlé de race « Hamite ».

Un autre domaine où éclate avec un brio insurpassé la représentation de la vie sociale en éveil, c'est l'art préhistorique africain, pariétal et plastique. L'Afrique ayant été le continent le plus important dans l'évolution préhistorique, celui où les populations d'hominidés puis d'hominiens étaient les plus anciennes, les plus nombreuses et les plus inventives, il n'est pas étonnant que l'art préhistorique africain soit de loin le plus riche du monde et qu'il ait imposé en son temps un *dominium* aussi important que la musique négro-africaine dans le monde d'aujourd'hui. Ces vestiges sont concentrés surtout dans l'Afrique du Sud et de l'Est, le Sahara, l'Égypte et les hauts plateaux

10. Cf. « Il y a 30000 ans la race noire couvrait le monde », *Sciences et Avenir*, octobre 1954, n° 92, Voir aussi A. MORET, 1931.

11. R. FURON, 1943, pp. 14-15.

12. DUMOULIN DE LAPLANTE, 1947, p. 13.

de l'Atlas. Cet art fut bien sûr assez souvent le reflet de l'émerveillement individualiste devant la vie animale grouillante autour de l'abri. Mais la plupart du temps, il s'agit d'un art social centré sur les tâches quotidiennes, « les travaux et les jours » du groupe, ses affrontements avec les bêtes ou les clans hostiles, ses trances et ses effrois, ses loisirs et ses jeux, bref les temps forts de la vie collective. Galeries ou fresques animées et palpitantes qui reflètent sur le miroir des parois rocheuses la vie ardente ou bucolique des premiers clans humains. Cet art qui procède d'une technique quintessenciée, reflète souvent aussi les préoccupations et les angoisses spirituelles du groupe. Il représente des danses d'envoûtement, des cohortes de chasseurs masqués, des sorciers en pleine action, des dames au visage enduit de blanc (comme on le fait aujourd'hui encore en Afrique noire dans les cérémonies initiatiques) et qui s'empressent, comme appelées par un mystérieux rendez-vous. On sent d'ailleurs au fil du temps un passage graduel de la magie à la religion, et cette observation confirme l'évolution de l'homme vers la société politique au cours de la préhistoire africaine, puisque nombre de leaders seront au départ à la fois chefs et prêtres.

En effet, la croissance des forces productives au Néolithique a dû provoquer un essor démographique qui à son tour a déclenché des phénomènes migratoires, comme en font foi la dispersion caractéristique de certains « ateliers » préhistoriques dont le matériel lithique présente une parenté de style. Le rayon d'action des raids et des départs définitifs s'étendait au fur et à mesure que l'efficacité des outils et des armes, liée parfois à la réduction de leurs poids, se développait. L'Afrique est un continent où les hommes ont boursouflé dans tous les sens, comme aspirés par les horizons immenses de cette terre massive. L'inextricable imbroglio des imbrications que présente aujourd'hui la carte ethnique africaine, dans un puzzle qui découragerait un ordinateur, est le résultat de ce mouvement brownien des peuples, d'envergure plurimillénaire. Autant qu'on puisse en juger, les premières pulsations migratoires semblent être parties des « Bantu » de l'Est et du Nord-Est pour irradier vers l'Ouest et le Nord. Puis à partir du Néolithique, le « trend » général semble être à la descente vers le Sud comme sous l'effet répulsif du désert géant, terrible écharpe écologique installée désormais souverainement en travers du continent. Ce reflux vers le Sud et l'Est (Soudanais, Bantu, Nilotes etc.) se poursuivra durant la période historique jusqu'au XIX^e siècle où les dernières vagues en venaient expirer sur les côtes de la mer australe.

Le leader de caravane qui, bardé d'amulettes et d'armes, conduisit le clan vers le progrès ou l'aventure, c'est l'ancêtre éponyme qui propulsait son peuple dans l'histoire et dont le nom traversera les siècles, nimbé d'un halo de vénération quasi rituelle. En effet, les migrations étaient essentiellement des phénomènes de groupes, des actes à composantes hautement sociales.

Ces migrations, conséquences de succès (ou d'échecs) dans le milieu d'origine, se solderont finalement par des résultats ambigus. D'une part, en effet, elles créent le progrès parce que leurs nappes successives et convergentes assurent peu à peu la prise de possession sinon la maîtrise du continent et, grâce aux échanges qu'elles suscitent, elles exaltent les innovations par

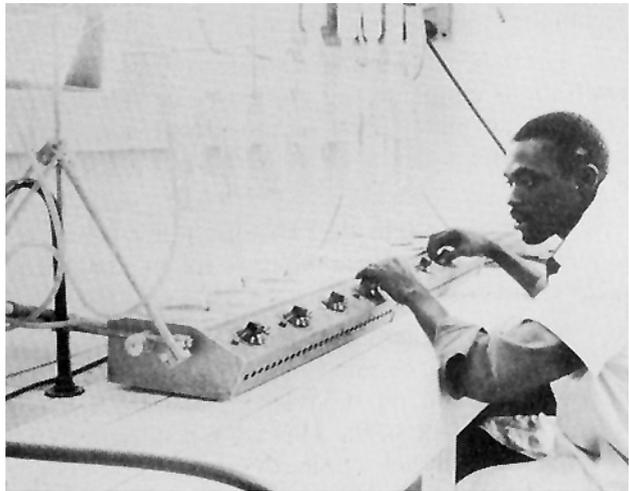


1

*De la nature brute à une
humanité libérée.*

*1. Australopithecus boisei,
gisements de l'Omo, Coll. musée
de l'Homme (photo Oster,
n° 77.1495.493);*

*2. Laboratoire affecté aux
recherches sur l'aménagement du
delta du Sénégal, Rosso-Bethie.
Sénégal (photo B. Nantet).)*



2

une sorte d'effet cumulatif. Mais, en revanche, les migrations, en diluant la densité du peuplement dans un espace démesuré, interdisent aux groupes humains d'atteindre le seuil de concentration à partir duquel la fourmilière humaine est contrainte de se dépasser en inventions pour survivre. La dilution dans le milieu géographique augmente l'emprise de ce dernier, et tend à ramener les premiers clans africains vers les origines obscures où l'homme se frayait un enfantement douloureux à travers la croûte opaque de l'univers inintelligent.

Le mouvement historique

Ainsi donc, la trame de l'évolution humaine dont nous venons de baliser trop brièvement le sens et les étapes, nous montre l'homme préhistorique africain s'arrachant péniblement à la nature pour se plonger peu à peu dans le collectif humain sous la forme de groupes, de communautés originelles, s'agrégeant et se désagrégeant pour se recomposer sous d'autres formes, avec des techniques appuyées de plus en plus sur des outils ou des armes en fer, dans des mariages ou des affrontements qui font résonner les premiers chants d'amour et les premiers cliquetis de l'Histoire. Or, ce qui frappe dans cette ascension, c'est la permanence des communautés originelles issues de la préhistoire à travers le mouvement historique jusqu'au cœur du XX^e siècle. D'ailleurs, si l'on fait débiter l'histoire à partir de l'utilisation des objets en fer, on peut dire que la Préhistoire s'est poursuivie dans de nombreuses régions africaines jusqu'aux parages de l'an 1000. Au XIX^e siècle encore, nombre de groupes africains qui n'étaient pas seulement des « paléonigritiques » étaient dotés de forces productives et de rapports socio-économiques qui n'étaient pas substantiellement différents de ceux de la Préhistoire, sauf en ce qui concerne l'utilisation des instruments métalliques. Les techniques de chasse des Pygmées reproduisent en plein XX^e siècle et par-delà des millénaires les techniques mêmes des Africains de la Préhistoire.

Par-delà le sommet éblouissant de la civilisation égyptienne et les réalisations éminentes ou glorieuses de tant de royaumes et empires africains, cette réalité massive est là, qui donne son corps et sa texture à la ligne de développement des sociétés africaines, et qui mérite qu'on s'y arrête pour conclure.

Certes, le « sens de l'Histoire » n'a jamais été une direction univoque à laquelle les esprits des hommes se soient unanimement ralliés. Les conceptions à cet égard sont multiples.

Marx et Teilhard de Chardin ont les leurs. L'Afrique elle-même a produit des penseurs dont certains ont élaboré des visions profondes de la dynamique et de la destination du mouvement historique. Saint Augustin (354-430) fait franchir un pas de géant à la vision historique en rompant avec la conception cyclique de l'éternel retour courante à cette époque, et en professant que, du péché originel au jugement dernier, un axe irréversible existe, dressé dans l'ensemble par la volonté divine, mais où, par ses

actes, chaque homme se sauve ou se perd. Et la cité terrestre n'est étudiée dans son passé que pour y détecter les signes annonciateurs de la Cité de Dieu.

Pour sa part Ibn Khaldūn (1332-1406), tout en reconnaissant à Allah un empire éminent sur les destins humains, est le fondateur de l'Histoire comme science, fondée qu'elle est sur des preuves vérifiées par la raison. « Il faut s'en rapporter à la balance de son propre jugement, puisque toute vérité peut être conçue par l'intelligence. » Par ailleurs, pour lui, l'objet de cette science n'est pas seulement l'écume superficielle des événements: « Quel avantage y a-t-il à rapporter le nom des femmes d'un ancien souverain, l'inscription gravée sur son anneau? » Il étudie surtout les modes de production et de vie, les rapports sociaux, bref la civilisation (al-Umrān al-Basharī). Enfin, il élabore, pour expliquer le processus de progression de l'Histoire, une théorie dialectique opposant le rôle de l'esprit solidaire égalitariste (asabiya) et la dictature du roi, respectivement dans les zones rurales ou pastorales (al-Umrān al-Badawī) et dans les villes (al-Umrān al-Hadarī).

Il y a ainsi un passage incessant et alterné du *dominium* de l'un à celui de l'autre forme de civilisation, sans que ce rythme soit cyclique; car il se reproduit chaque fois à un niveau supérieur pour donner naissance à une sorte de progression en spirale. En affirmant que « les différences dans les usages et les institutions des divers peuples dépendent de la manière dont chacun d'eux pourvoit à sa subsistance », Ibn Khaldūn formulait avec netteté et avec quelques siècles d'avance l'une des propositions axiales du matérialisme historique de Karl Marx. Ce dernier, après avoir analysé avec la vigueur et la puissance de synthèse que l'on sait la loi d'évolution du monde occidental, s'est penché subsidiairement sur les modes de production exotiques. Il dégage en 1859 dans *Formen* le concept de mode de production asiatique, une des trois formes de communauté agraires, « naturelles », fondées sur la propriété commune du sol. Le mode de production asiatique se qualifie par l'existence de communautés villageoises de base dominées par un corps étatique bénéficiaire des surplus de production des paysans, lesquels sont soumis, non à un esclavage individuel, mais à un « esclavage général », les assujettissant en tant que groupe. Il y a donc de la part des dirigeants, concurremment à un pouvoir de fonction publique, un pouvoir d'exploitation des communautés inférieures par cette communauté supérieure qui s'adjuge la propriété éminente des terres¹³, commercialise les surplus et lance des grands travaux surtout d'irrigation pour promouvoir la production, bref, exerce sur les masses une autorité qualifiée de « despotisme oriental ». Or les connaissances archéologiques et anthropologiques accumulées depuis Marx ont montré que le développement de certaines sociétés n'est réductible, ni à tous les cinq stades définis par Marx dans le *Capital* et érigés en dogme

13. L'unité supérieure est présentée comme le « propriétaire supérieur » ou comme « l'unique propriétaire ». En effet, « tantôt Marx insiste sur le fait que c'est l'Etat lui-même qui est vrai propriétaire du sol, tantôt il note en même temps l'importance des droits de propriété des communautés villageoises. Il n'y a sans doute pas contradiction entre ces deux tendances », J. CHESNEAUX, 1969, p. 29.

intangibles par Staline, ni à la variété précapitaliste du « mode de production asiatique » considéré comme une variante du passage à l'Etat pour les sociétés non européennes. En particulier, et sous réserve d'études monographiques ultérieures infirmant cette proposition, l'analyse concrète des structures africaines ne permet pas de dégager toutes les caractéristiques formulées par Marx pour retrouver la succession des différents modes de production.

C'est ainsi qu'au stade de la communauté primitive, contrairement aux formes européennes (antique et germanique) qui se distinguent par le fait que l'appropriation privée du sol s'y développe déjà au sein de la propriété commune, la réalité africaine ne révèle pas une telle appropriation¹⁴. A part cette caractéristique remarquable, les communautés originelles en Afrique présentent les mêmes traits que dans le reste du monde. De même les différences qui existent entre les structures africaines et le mode de production asiatique sont très flagrantes. En effet, dans les communautés villageoises africaines, l'autorité supérieure, l'Etat, n'est pas davantage propriétaire du sol que les particuliers. Par ailleurs, l'Etat généralement ne se livre pas à de grands travaux. Quant à la structure même du pouvoir, en tant que superstructure, on ne l'inclut pas dans la définition propre d'un mode de production, encore qu'elle constitue un indice de la constitution de classes. Or cette structure en Afrique ne montre pas les traits du « despotisme oriental » décrit par Marx¹⁵. Sans nier qu'il y ait eu des cas d'autocratie sanguinaire, l'autorité étatique en Afrique noire prend presque toujours la forme d'une monarchie tempérée, encadrée par des corps constitués et par des coutumes, véritables constitutions non écrites, toutes instances issues le plus souvent de l'organisation ou de la stratification sociale antérieures. Même quand des empires prestigieux et efficaces comme le Mali décrits avec admiration par Ibn Baṭṭūṭa au XIV^e siècle s'étendaient sur d'immenses territoires, leur décentralisation, du fait d'un choix délibéré, laissait les communautés de base fonctionner dans une autonomie très réelle. En tout état de cause, l'écriture étant en général peu utilisée, les techniques et moyens de déplacement étant restés peu développés, l'empire des métropoles était toujours mitigé par la distance. Celle-ci rendait aussi très concrète la menace permanente de la part des sujets de se soustraire par la fuite à une éventuelle autocratie.

Par ailleurs, le surproduit des communautés de base en Afrique semble avoir été modeste, sauf quand il y avait un monopole d'Etat sur des denrées précieuses comme l'or au Ghana ou en Ashanti, l'ivoire, le sel, etc. Mais, même dans ce cas, il ne faut pas oublier la contrepartie des services rendus par la chefferie (sécurité, justice, marchés, etc.) ni minimiser le fait qu'une bonne partie des contributions et redevances était redistribuée lors des fêtes coutumières conformément au code de l'honneur en vigueur pour ceux qui

14. « Il n'y a pas de propriété privée de la terre, au sens du droit romain ou du Code civil », J. SURET-CANALE, 1964, p. 108.

15. « Si l'on entend par despotisme une autorité absolue et arbitraire, on ne peut que rejeter l'idée d'un despotisme africain », J. SURET-CANALE, *op. cit.*, p. 125; « Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de chercher dans l'organisation des Etats africains la reproduction d'un modèle emprunté à l'Asie; tout au plus peut-on relever quelques similitudes superficielles », *op. cit.*, p. 122.

doivent vivre noblement¹⁶. C'est ce qui explique la somptueuse générosité de Kankou Moussa le Magnifique, empereur du Mali, lors de son fastueux pèlerinage en 1324.

Quant au mode de production esclavagiste, existait-il en Afrique? Là encore on est obligé de répondre par la négative. Dans presque toutes les sociétés au sud du Sahara, l'esclavage n'a joué qu'un rôle marginal. Les esclaves ou mieux les captifs sont presque toujours des prisonniers de guerre. Or la captivité ne réduit pas un homme à l'état de propriété pure et simple au sens défini par Caton... L'esclave africain jouissait souvent lui-même d'un certain droit de propriété. Il n'est pas d'ordinaire exploité comme un instrument ou un animal. Le captif de guerre, s'il n'est pas sacrifié rituellement comme cela arrivait parfois, est très rapidement intégré dans la famille dont il est la propriété collective. C'est un appoint humain supplémentaire qui bénéficie à terme d'un affranchissement de droit ou de fait.

Quand ils sont employés comme fantassins, les captifs trouvent dans ce métier des avantages substantiels et sont parfois même, comme au Kayor, représentés au sein du gouvernement en la personne du généralissime. En Ashanti, pour assurer l'intégration « nationale » il était strictement interdit de faire allusion à l'origine servile de quelqu'un. Si bien qu'un ancien captif pouvait devenir chef de village. « La condition de captif, bien que généralement répandue en Afrique [...] n'impliquait pas le rôle déterminé dans la production qui caractérise une classe sociale. »¹⁷

Là où l'esclavage prend un caractère massif et qualitativement différent comme au Dahomey, en Ashanti et à Zanzibar aux XVIII^e et XIX^e siècles, il s'agit de structures relevant déjà d'un mode de production dominant, le capitalisme, et suscitées en fait par l'impact économique extérieur. Quid du mode de production féodal? Des assimilations hâtives ont entraîné certains auteurs à qualifier de « féodale » telle ou telle chefferie africaine¹⁸. Or, là aussi, très généralement, il n'y a ni appropriation ni attribution privée du sol, donc pas de fief. Le sol est un bien communautaire inaliénable, à tel point que le groupe des conquérants qui s'empare du pouvoir politique laisse souvent la responsabilité des terres communales à son gestionnaire autochtone, le « chef de terre » : la *teng-soba* mossi par exemple. En effet, l'autorité de

16. J. MAQUET, après avoir noté que pour G. BALANDIER « tout compte fait, le prix que devaient verser les détenteurs du pouvoir politique n'est jamais intégralement payé », pense pour sa part que les services publics des chefs « n'exigent un pouvoir coercitif que dans les sociétés vastes, hétérogènes et urbaines. Ailleurs, le réseau lignager et ses sanctions non imposées par la force suffisent... » Il conclut donc : « A l'exception de la redistribution, c'est sans contrepartie économique que le surplus d'une société traditionnelle était drainé par les gouvernants », J. MAQUET, 1970, p. 99-101.

17. J. SURET-CANALE, *op. cit.*, p. 119. Voir aussi A.A. DIENG, *C.E.R.M.* n° 114, 1974 : critique pénétrante et documentée des thèses marxistes « élastiques » de Mahjemout DIOP, 1971-1972.

18. Même quand on pense comme J. MAQUET évoquant M. BLOCH et GANSHOF que « ce n'est pas le fief, mais la relation entre le seigneur et le vassal qui est cruciale », il est clair qu'on ne saurait entièrement dissocier l'un de l'autre. Les relations de « féodalité » que l'auteur décrit semblent d'ailleurs assez particulières aux sociétés interlacustres, et s'établissent souvent comme en Ankole ou au Buhia entre les membres de la caste supérieure. S'agit-il dans ces conditions de la même réalité institutionnelle qu'en Europe par exemple ?

l'aristocratie « s'exerçait sur les biens et les hommes, sans atteindre la propriété foncière elle-même, prérogative des autochtones » La « noblesse » en Afrique n'est d'ailleurs pas entrée dans le commerce. Elle restait toujours un attribut congénital dont personne ne pouvait déposséder le titulaire.

Enfin, il faut tenir compte de structures socio-économiques comme le système familial matrilineaire qui caractérisa si puissamment les sociétés africaines du moins à l'origine, avant que des influences ultérieures comme l'islam, la civilisation occidentale, etc., n'aient imposé peu à peu le système patrilinéaire. Cette structure sociale, si importante pour qualifier le rôle éminent de la femme dans la communauté, comportait aussi des incidences économiques, politiques et spirituelles, puisqu'elle jouait un rôle remarquable aussi bien dans la dévolution des biens matériels que dans celle des droits à la succession royale, comme au Ghana. Or la parenté utérine semble être issue des profondeurs de la préhistoire africaine au moment où la sédentarisation du Néolithique avait exalté les fonctions domestiques de la femme, au point d'en faire l'élément central du corps social. D'où de multiples pratiques, telles que la « parenté à plaisanterie », le mariage avec la sœur, la dot versée aux parents de la future épouse, etc.

Dans ces conditions, comment peut-on décrire la ligne d'évolution caractéristique des sociétés africaines façonnées par la Préhistoire? Il faut noter d'abord que durant cette période, l'Afrique a joué dans les rapports pluricontinentaux un rôle de pôle et de foyer central d'invention et de diffusion des techniques. Mais cette haute performance s'est transformée assez vite en statut subordonné et périphérique en raison des facteurs antagonistes internes évoqués plus haut, mais aussi par suite des ponctions de biens et services africains sans contrepartie suffisante en faveur de ce continent, par exemple sous la forme d'un transfert équivalent de capitaux et de techniques. Cette exploitation plurimillénaire de l'Afrique a connu trois temps forts. D'abord l'Antiquité où, après le déclin de l'Égypte, la vallée du Nil et les provinces romaines du reste de l'Afrique du Nord sont mises en coupe réglée et deviennent le grenier de Rome. En plus des denrées alimentaires, l'empire tira de l'Afrique une quantité énorme d'animaux sauvages, d'esclaves et de gladiateurs pour l'armée, les palais, les latifundia et les jeux sanguinaires du cirque. Au XVI^e siècle commence l'ère sinistre de la traite des Noirs. Enfin, au XIX^e siècle, c'est la consécration de la dépendance par l'occupation territoriale et la colonisation. Phénomènes symétriques et complémentaires, l'accumulation du capital en Europe et l'essor de la révolution industrielle seraient impensables sans cette contribution forcée de l'Asie, des Amériques et surtout de l'Afrique.

Parallèlement, même durant les siècles de développement intérieur sans rapacité extérieure trop prononcée (de l'Antiquité au XVI^e siècle), de nombreuses contradictions internes au système africain lui-même constituaient des freins structurels endogènes sans engendrer pour autant par pression interne le passage à des structures plus progressives. Comme le note avec pénétration J. Suret-Canale à propos du mode de production asiatique (mais cette remarque vaut *a fortiori* pour le cas africain y compris durant la période coloniale): « Dans ce système, en effet, l'aiguïsement de l'exploitation de classe, loin de détruire les structures fondées sur la propriété collective de

la terre, les renforce: elles constituent le cadre dans lequel s'effectue le prélèvement du surproduit, la condition même de l'exploitation.» En effet, ce sont les communautés de base qui en tant que telles répondent du versement d'un surproduit. L'Afrique des clans et des villages toujours vivants, peu portée sur l'appropriation privée du sol (un bien aussi répandu et aussi précieux, mais aussi gratuit que l'air) a ignoré très longtemps ce moteur de la dynamique souvent presque antagoniste des groupes sociaux. Mais telle ne fut pas la seule cause de «l'archaïsme» des formes sociales observables en Afrique. Le faible niveau des techniques et des forces productives par une sorte de cercle vicieux était à la fois la cause et la conséquence de la dilution démographique dans un espace incontrôlé parce que quasi illimité.

En raison des obstacles naturels, le trafic commercial à longue portée ne devint presque jamais assez massif et porta sur des produits de luxe souvent cantonnés aux oasis économiques des palais. En effet, sans recourir à la notion plékhanovienne du «milieu géographique», car ce dernier n'est qu'une des facettes du milieu historique, il faut bien tenir compte des barrages écologiques évoqués dans l'Introduction de ce volume. La contre-épreuve de cette assertion, c'est que chaque fois que ces barrages ont été totalement ou partiellement supprimés, comme dans la vallée du Nil, et à une moindre échelle dans la vallée du Niger, la dynamique sociale s'est dégelée à la faveur de l'essor concomitant de la densité humaine et de la propriété privée.

Ainsi donc, dans l'ensemble, en Afrique (noire) ni stade esclavagiste ni stade féodal comme en Occident¹⁹. On ne peut même pas dire que les modes africains soient des modalités de ces systèmes socio-économiques, car il y manque souvent des éléments constitutifs essentiels. Est-ce à dire qu'il faut soustraire l'Afrique aux principes généraux d'évolution de l'espèce humaine? Evidemment non. Mais même si ces principes sont communs à toute l'humanité, même si l'on admet que l'essentiel des catégories méthodologiques générales du matérialisme historique sont applicables partout, il y aurait lieu de revenir uniquement à l'essentiel: les correspondances (non mécaniques) qu'on peut observer entre les forces productives et les rapports de production, ainsi que le passage (non mécanique) des formes de société sans classe aux formes sociales de luttes de classe. Dans ce cas, il conviendrait d'analyser les réalités africaines dans le cadre non d'un retour, mais d'un recours à Karl Marx. Si la raison est une, la science consiste à adapter la prise de la raison à chacun de ses objets.

Bref, on constate en Afrique la permanence remarquable d'un mode de production *sui generis* apparenté aux autres types de communautés «primitives» mais avec des différences fondamentales, en particulier cette sorte d'allergie à la propriété privée ou étatique²⁰

19. J. CHESNEAUX, *op. cit.*, p. 36: «Ce qui semble bien établi, c'est la quasi-impossibilité de considérer que les sociétés africaines précoloniales, à de rares exceptions près, relèvent de l'esclavagisme ou du féodalisme proprement dits.»

20. Allergie qui n'est pas liée à un statut congénital spécifique ni à une «nature» différente, mais à un milieu historique original.

Puis c'est un passage graduel et sporadique vers des formes étatiques longtemps immergées elles-mêmes dans le réseau des rapports pré-étatiques à la base, mais s'extrayant progressivement par poussée interne et pression externe de la gangue du collectivisme primitif déstructuré, pour se structurer sur la base de l'appropriation privée et du renforcement de l'Etat, dans un mode de production capitaliste, d'abord dominant, puis monopolisateur.

L'Etat colonial s'est institué en effet comme le gestionnaire des composants périphériques du capital avant d'être relayé par un Etat capitaliste indépendant au milieu du XX^e siècle. A moins que, par une autre voie, le passage ne se fasse de la dominante communautaire originelle à la dominante capitaliste coloniale, puis à la voie socialiste de développement.

De toutes façons, un fait s'impose crûment en Afrique: pour des raisons structurelles qui n'ont pas changé dans leur essence depuis un demi-millénaire au moins, et compte tenu de la croissance démographique, c'est la stagnation des forces productives qui n'exclut d'ailleurs pas des croissances sporadiques et localisées avec ou sans développement. Cette stagnation n'exclut pas non plus l'extraordinaire épanouissement artistique, ni le raffinement des relations interpersonnelles. Comme si les Africains y avaient investi l'essentiel de leur énergie créatrice²¹. En somme, la civilisation matérielle partie des latitudes tropicales afro-asiatiques durant la Préhistoire est montée vers les latitudes nordiques jusqu'à l'isthme européen, où par un processus cumulatif de conjugaison des techniques et d'accaparement des capitaux, elle s'est pour ainsi dire installée et cristallisée avec éclat. La transformation de ce système planétaire proviendra-t-elle de son cœur occidental, ou de la périphérie rééditant ainsi le rôle des « Barbares » à l'égard de l'Empire romain? L'Histoire le dira. D'ores et déjà, nous pouvons affirmer que la Préhistoire de l'Afrique c'est l'histoire de l'humanisation d'un primate différencié, puis de l'humanisation de la Nature par cet agent vecteur responsable de tout progrès. Longue marche où l'équilibre entre la Nature et l'Homme a été peu à peu rompu en faveur de la raison. Restait l'équilibre ou le déséquilibre dynamique entre les groupes humains à l'intérieur du continent et vis-à-vis de l'extérieur. Or, plus les forces productives augmentent, plus les antagonismes aiguissent le tranchant de l'intérêt et de la volonté de puissance. Les luttes de libération, qui aujourd'hui font rage encore dans certains territoires d'Afrique, sont comme le révélateur et la négation de cette entreprise de domestication du continent dans le cadre d'un système qu'on pourrait appeler le mode de sous-production africain. Mais dès les premiers balbutiements de l'*homo habilis*, c'est déjà la même lutte de libération, la même intention têtue et irréprouvable d'accéder au plus-être, en se dégageant de l'aliénation par la nature puis par l'homme.

Bref, en Afrique, la création, l'auto-crédation de l'homme amorcée il y a des milliers de millénaires reste encore à l'ordre du jour.

En d'autres termes, d'une certaine manière, la préhistoire de l'Afrique n'est pas encore terminée.

21. C'est pourquoi, dans la définition d'un « mode de production africain » éventuel, une attention particulière devrait être portée aux « instances » sociologiques, politiques et « idéologiques » en référence avec les analyses de A. GRAMSCI et de N. POULANTZAS.